

**CETTE OEUVRE
EST À VOTRE DISPOSITION
GRÂCE
À
MME CATHERINE SOULAT
(FRANCE)**

CONTES

Les trois paresseux

Un roi avait trois fils qu'il aimait tous les trois d'un même amour, si bien qu'il ne savait pas lequel désigner pour être le roi après sa mort. Lorsque arriva son heure, le mourant appela ses fils à son chevet et leur dit:

- Mes chers enfants, il m'est venu une idée, et je vais vous la faire connaître: c'est à celui de vous trois qui est le plus paresseux que reviendra le royaume.

- Père, dit l'aîné, le royaume me revient donc, car je suis tellement paresseux que si j'ai une goutte dans l'oeil quand je me couche pour dormir, je n'arrive pas à dormir faute de pouvoir fermer les yeux.

- Père, le royaume me revient, dit le second fils, car je suis si paresseux qu'en me mettant trop près du feu pour me réchauffer, mes vêtements brûlent avant que j'aie eu le courage de reculer mes jambes.

- Père, dit le troisième, le royaume me revient parce que je suis si paresseux qu'à l'instant d'être pendu, si quelqu'un me tendait un couteau pour couper la corde, je me laisserais mourir plutôt que d'élever la main jusqu'au chanvre.

- C'est toi qui seras le roi, déclara le père, car c'est toi qui es allé le plus loin.

La belle catrinelle et pif -paf lelutin

- Bien le bonjour, père Latisane Desureau ! - Salut et grand merci, Pif Paf Lelutin. - Si je vous le demande, est-ce que je pourrais épouser votre fille ? - Oui, bien sûr, cela se peut si la mère Traitlavache, son frère Hautorgueil, sa soeur Fromagemou et la belle Catrinelle sont d'accord, cela se peut vraiment.

La mère Traitlavache, où est-elle à cette heure ?

- A l'étable, elle trait pour nous faire le beurre.

- Bien le bonjour, la mère Traitlavache ! - Salut et grand merci, Pif Paf Lelutin. - Si je vous le demande, est-ce que je pourrais épouser votre fille ? - Oui, cela peut se faire si le père Latisane Desureau et le frère Hautorgueil et la soeur Fromagemou et Catrinelle elle-même sont d'accord.

Mais le frère Hautorgueil, où est-il à présent ?

- C'est au bûcher qu'il est, et notre bois, qu'il fend.

- Bien le bonjour, frère Hautorgueil ! - Salut et grand merci, Pif Paf Lelutin. - Si je vous le demande, est-ce que je pourrais épouser votre soeur ? - Oui, bien sûr, si le père Latisane Desureau, la mère Traitlavache et la belle Catrinelle sont d'accord, la chose pourrait se faire.

Mais où se trouve donc la soeur Fromagemou ?

- Dans le jardin qu'elle est, à nous couper des choux.

Bien le bonjour, soeur Fromagemou ! - Salut et grand merci, Pif Paf Lelutin. - Si je vous le demande, est-ce que je pourrais épouser votre soeur ? - Oui, bien sûr, c'est tout à fait possible si le père Latisane

Desureau, la mère Traitlavache, le frère Hautorgueil et la belle Catrinelle elle-même sont d'accord.

Mais où puis-je trouver la belle Catrinelle ?

- Dans la chambre, à compter ses sous dans l'escarcelle.

- Bien le bonjour, Catrinelle ! - Salut et grand merci, Pif Paf Lelutin. - Si je te le demande, veux-tu être ma chérie ? - Mais bien sûr, si le père Latisane Desureau, la mère Traitlavache, le frère Mautorgueil et la soeur Fromagemau sont d'accord, cela pourrait bien arriver.

- Belle Catrinelle, combien as-tu pour faire la dot ?

- Quatorze sous de capital, trois francs cinquante de dettes, une demi-livre de poires sèches, une main de prunes, une poignée de carottes.

Et si je ne suis pas trop sottie,

Cela fait une belle dot!

- Mais toi, cher Lelutin, quel métier est le tien Serais-tu artisan tailleur ?

- Quelque chose de meilleur ! - Serais-tu cordonnier ?

- J'ai un meilleur métier ! - Serais-tu forgeron ?

- Mais c'est bien mieux, voyons ! - Serais-tu donc meunier ?

- C'est beaucoup mieux, ce que je fais !

- Peut-être alors que tu fais des balais ?

- Exactement, voilà ce que je fais. Un aussi beau métier, est-ce que tu en connais ?

La demoiselle de brakel

Une demoiselle de Brakel alla un jour à la chapelle de Sainte- Anne, au-dessous d'Hunenbourg. Et comme elle désirait beaucoup trouver un mari, se croyant seule dans la chapelle, elle se mit à chanter:

O sainte Anne bénie,

Trouvez-moi un mari!

Vous le connaissez, oui: Il est blond, il habite A Suttmer, près d'ici.

Vous le connaissez, oui!

Le sacristain, qui se trouvait derrière l'autel, entendit cette chansonnette et se mit à crier, en se faisant une toute petite voix de tête très pointue: « Tu l'auras pas! Tu l'auras pas! », La demoiselle eut dans l'idée que c'était le petit Enfant Jésus, tout près d'elle dans les bras de la Sainte Vierge, qui lui avait crié cela, et elle lui rétorqua, furieuse. « Taratata, petit benêt, tu ferais mieux de boucler ton museau et de laisser parler la mère! »

LA MAISONNEE

- Toi, où tu vas ? - Moi ? Mais à Walpe. - Tu vas à Walpe, je vais à Walpe, alors ça va, on y va donc ensemble.

- Es-tu mariée aussi ? Comment s'appelle ton mari? - Henri, c'est mon mari. - Ton mari c'est Henri, mon mari c'est Henri, tu vas à Walpe, je vais à Walpe, alors ça va, on y va donc ensemble.

- Et tu as un enfant aussi ? Comment s'appelle ton petit? - Mon petit ? Bris. - Ton petit, Bris; mon petit, Bris; ton mari c'est Henri, mon mari c'est Henri; tu vas à Walpe, je vais à Walpe, alors ça va, on y va donc ensemble.

- Un berceau, t'en as un ? Comment s'appelle ton berceau ? - Hippoleau. - Hippoleau ton berceau, Hippoleau mon berceau; ton petit Bris, mon petit Bris, et ton mari Henri et mon mari Henri; tu vas à Walpe, je vais à Walpe, alors ça va, on y va donc ensemble.

- Et un valet ? Comment s'appelle ton valet ? - Son nom c'est Bienlefait. - Bienlefait ton valet, Bienlefait mon valet; Hippoleau ton berceau, mon berceau Hippoleau -, ton petit Bris, mon petit Bris, et ton mari Henri et Henri mon mari, tu vas à Walpe, je vais à Walpe, alors ça va, on y va -donc ensemble, jusque-là.

La paille et la poutre du coq

Il était une fois un sorcier entouré d'une grande foule, devant laquelle il exécutait ses tours et faisait ses prodiges. Entre autres choses, il fit avancer un coq, qui avait une énorme poutre sur le dos et qui la portait aussi facilement qu'un fétu de paille. Mais il y avait là une jeune fille qui venait de trouver un trèfle à quatre feuilles et qui, grâce à cela, possédait un esprit de sagesse et ne pouvait être suggestionnée, ni sujette aux fantasmagories. Voyant donc que la poutre n'était, en réalité, qu'un brin de paille, elle s'écria.- « Braves gens ! Ne voyez-vous pas que c'est un simple bout de paille et non pas une poutre que porte le coq ? » Le prestige s'évanouit aussitôt, et tous les gens virent effectivement les choses telles qu'elles étaient, de sorte que le sorcier fut couvert d'injures et chassé honteusement. « Attends un peu, se dit-il en contenant difficilement sa colère, je saurai bien me venger, et plus tôt que tu ne penses! »

A quelque temps de là, la jeune fille fêtait ses noces et s'acheminait vers l'église, en grande toilette, à la tête du cortège nuptial, coupant à travers champs. Tout à coup, le cortège fut arrêté par un ruisseau dont les eaux s'étaient gonflées et sur lequel il n'y avait ni pont, ni passerelle. La fiancée n'hésita pas et releva ses jupes d'un geste lesté, s'avançant pour traverser. Elle allait mettre le pied dans l'eau quand un grand rire éclata à côté d'elle, suivi d'une voix moqueuse qui lui disait: « Alors, tu ne vois donc pas clair ? Qu'as-tu fait de tes yeux pour voir de l'eau où il n'y en a pas ? » C'était le sorcier, dont les paroles eurent pour effet de dessiller les yeux de la mariée, qui se vit soudain les jupes haut levées, au beau milieu d'un champ de lin fleuri, d'un bleu tendre et beau. Toute la noce se moqua d'elle et la mit en fuite, à son tour, sous les quolibets et les sarcasmes.

LA VIEILLE MENDIANTE

Il était une fois une vieille femme comme tu en as certainement vu déjà. une vieille femme qui mendiait. Celle-là mendiait donc, et à chaque fois qu'on lui donnait quelque chose, elle disait: « Dieu vous le rende! » Mais elle vint un jour sur le seuil d'un gai luron qui se réchauffait au coin du feu et qui lui dit gentiment, en la voyant trembler à la porte: « Mais entrez-donc, grand-mère, et réchauffez-vous! » La pauvre vieille s'avança et s'approcha si près du feu que ses loques s'enflammèrent et commencèrent à brûler, sans qu'elle s'en aperçût. Le jeune et gai luron s'en aperçut fort bien, lui qui se trouvait là, au coin du feu. Il aurait dû éteindre. N'est-ce pas qu'il aurait dû éteindre ? Et s'il n'avait pas d'eau sous la main, il pouvait pleurer toutes les larmes de son coeur et éteindre le feu avec les deux rigoles ruisselant de ses yeux.

Le renard et le cheval

Un paysan avait un vieux cheval fidèle, mais si vieux qu'il n'était plus bon à rien; alors son maître, qui ne voulait plus nourrir cette bouche inutile, lui parla comme ceci:

- Il est clair que je ne peux plus me servir de toi, et bien que j'aie pour toi les meilleurs sentiments, je ne pourrai te garder et continuer à te nourrir que si tu te montres assez fort pour m'amener un lion ici. En attendant, tu vas sortir immédiatement de l'écurie!

Le pauvre cheval s'en alla tristement à travers les prés, se dirigeant vers la forêt, où il pourrait au moins trouver un abri contre le mauvais temps. Sur son chemin, il rencontra le renard qui lui demanda pourquoi il avait ainsi la tête basse, le pas lent et l'air si abandonné.

- Hélas! dit le cheval, lésine et loyauté ne sauraient partager le même toit! Mon maître a vite oublié les nombreuses années pendant lesquelles j'ai trimé pour lui, et parce que je ne puis plus guère labourer, maintenant que j'ai vieilli, il me chasse et ne veut plus me nourrir.

- Comme cela, sans la moindre consolation ? s'informa le renard.

- Piètre consolation que la sienne! Il m'a dit que si je me montrais assez fort pour lui amener un lion, il me garderait; mais il sait fort bien que j'en suis incapable.

- Attends, dit le renard, je vais te prêter assistance. Couche-toi là par terre et fais le mort. Ne bouge plus.

Le cheval se soumit au désir du renard, qui trottina jusqu'à la tanière du lion, qu'il connaissait et savait toute proche.

- il y a là-bas un cheval mort, annonça-t-il au lion. Viens, sors avec moi, je vais t'y conduire et tu pourras faire bombance!

Le lion suivit le renard, et lorsqu'ils furent près du cheval mort, le renard lui dit:

- Ecoute, tu ne seras jamais assez tranquille par ici pour prendre tout ton temps. Tu ne sais pas ce que nous allons faire ? En me servant des crins de sa queue, je vais l'attacher solidement derrière toi et tu n'auras plus qu'à le traîner dans ta tanière, où tu pourras le dévorer tout à loisir.

Le lion trouva l'idée excellente et se prêta de bon gré à la manoeuvre, se tenant bien tranquille pour que le renard pût l'attacher au cheval en serrant solidement ses nœuds. Mais le renard, pendant ce temps, se servait de la queue du cheval pour lier étroitement les pattes du lion, bouclant, serrant et resserrant ses liens les uns sur les autres, de telle manière qu'il ne pût ni les rompre, ni les défaire en y mettant toute sa force. L'opération terminée, il se pencha vers le cheval et lui frappa sur l'épaule en lui disant - « Hue, mon Bijou! Hue, tire-le! »

Le vieux cheval se redressa brusquement et traîna derrière lui le lion rugissant, rugissant si fort que tous les oiseaux de la forêt s'envolèrent à la fois, complètement terrorisés. Le cheval, lui, laissa le lion rugir autant qu'il le voulait, sans cesser pour autant de le tirer à travers champs jusqu'à la porte de la maison de son maître. Revenant à de meilleurs sentiments en voyant la chose, son maître lui dit alors: « Je te garde et tu auras la belle vie. » Et depuis ce jour-là jusqu'à sa mort, il eut toujours son content à manger, et le meilleur fourrage.

L'envie de voyager

Il était une fois une femme pauvre, dont le fils avait grande envie de voyager. « Comment veux-tu partir en voyage ? lui dit sa mère. Nous n'avons pas un sou que tu puisses emporter ! » Mais le fils répondit. « Cela ne fait rien, mère, j'arriverai bien à me débrouiller ! Et d'abord, je n'arrêterai pas de répéter: Pas beaucoup! Pas beaucoup! »

Il s'en alla et marcha un bon bout de temps en répétant sans cesse, « Pas beaucoup! Pas beaucoup! » Puis il arriva devant un groupe. de pêcheurs. « Dieu vous aide! leur dit-il en guise de salut, pas beaucoup, pas beaucoup ! - Comment dis-tu, gamin? Pas beaucoup ? » Et quand ils ramenèrent leur filet, il n'y avait vraiment pas beaucoup de poissons dedans; alors ils t'attrapent un gourdin et lui font dire ce qu'ils pensent sur le malheureux dos du garçon. - Qu'est-ce qu'il faut dire, alors ? leur demanda-t-il - Tu dois dire: Tout plein ! Tout plein ! »

Très bien! Il marche un bon bout de chemin, et tout au long il répète.- « Tout plein! Tout plein! » Puis il arrive devant une potence où l'on va pendre un malheureux coupable. « Bonjour ! dit le gars. Tout plein ! Tout plein ! - Qu'est-ce que tu nous dis là, mon gaillard ? Tout plein ? Est-ce que tu voudrais plus de malandrins sur la terre ? N'y en a-t-il pas déjà assez comme cela ? » Sur quoi le bâton entre en jeu et lui fait entrer la leçon par le bas du dos. « Mais qu'est-ce qu'il faut dire, alors?

Que Dieu prenne pitié de la pauvre âme! » Très bien! « Que Dieu prenne pitié de la pauvre âme! Que Dieu prenne pitié de la pauvre âme! » Et avec ce refrain, il fait encore un grand bout de chemin, puis arrive devant l'équarisseur qui vient d'abattre un vieux cheval. « Bonjour! dit le jeune gars. Que Dieu prenne pitié de la pauvre âme! - Que dis- tu là, mécréant ? s'indigne l' équarisseur en attrapant son grand crochet pour lui frictionner les oreilles et lui apprendre un peu à vivre. - Mais que faut-il dire, alors ? - La charogne gît dans sa fosse! »

Très bien! Alors, en répétant sans cesse - La charogne gît dans sa fosse ! », il continue sa route, quand, finalement, il croise une voiture pleine de gens. «,Bonjour! dit-il. La charogne gît dans sa fosse! » Mais la voiture, pour l'éviter, verse au fossé; alors le cocher bondit avec son fouet et lui en administre une si bonne ration, que c'est en rampant qu'il rentre chez sa mère, le malheureux. Et de sa vie, il n'a plus eu envie de voyager.

Les créatures de dieu et les bêtes du diable

Le Seigneur Dieu avait créé tous les animaux et avait fait du loup son chien de garde. Seulement, voilà: Il avait oublié la chèvre. Alors le Diable se mit à l'oeuvre pour créer, lui aussi, et il créa des chèvres avec de longues et fines queues. Mais quand elles étaient au pâturage, elles restaient le plus souvent accrochées aux buissons par leurs queues, et il fallait que le Diable y vînt et travaillât péniblement pour les désempêtrer. Il finit par en avoir assez et, dans sa colère, toc et toc, il leur coupa leurs queues d'un coup de dents, ne leur laissant que le petit moignon qu'on leur voit encore aujourd'hui.

Et désormais, il les laissa pacager seules; mais il se trouva que le Seigneur Dieu les vit faire et constata queues écorçaient ici les jeunes arbres fruitiers, gâtaient là les nobles ceps, broutaient ailleurs les tendres pousses, bref, qu'elles saccageaient et détruisaient tout. Le Seigneur s'en désola et dans Sa grâce et Sa bonté y envoya ses loups, qui dévorèrent et déchiquetèrent en un rien de temps les chèvres

qui se trouvaient là. Lorsque le Diable s'aperçut de la chose, il vint devant le Seigneur et protesta:
- Tes créatures ont déchiré les miennes! - Pourquoi les as-tu créées pour la destruction ? dit le Seigneur.

- J'y étais bien forcé, dit le Diable, puisque toutes mes pensées ne vont qu'au dommage et à la destruction, ce que je crée ne peut pas non plus revêtir une autre nature. Il faut que tu me payes réparation !

- Je te paierai dès que les chênes auront perdu leurs feuilles, dit le Seigneur. Reviens alors, et tu seras réglé: le prix t'est déjà compté.

Dès que le feuillage des chênes eut disparu, le Diable revint et réclama son dû. Mais le Seigneur lui répondit :

- Dans l'église de Constantinople, il y a un grand chêne qui porte encore toutes ses feuilles.

Pestant et tempêtant, jurant et maudissant, le Diable s'en alla à la recherche du chêne et erra pendant six mois dans les déserts avant de le trouver. Et lorsqu'il revint, les autres chênes avaient déjà tous reverdi. Il se trouva donc dans l'obligation de renoncer à son dû. Alors, dans sa rage furieuse, il creva les yeux de toutes les chèvres qui restaient et leur donna les siens à sa place.

Voilà pourquoi toutes nos chèvres ont les yeux du diable et la queue coupée court; et c'est pour cela aussi que le Diable aime bien prendre leur apparence.

La betterave

Il était une fois deux frères qui faisaient tous deux le métier de soldats, mais l'un demeurait pauvre tandis que l'autre était riche. Alors le pauvre voulut sortir de sa misère et quitta l'uniforme pour se faire paysan; il défricha et laboura son bout de terre et y sema des betteraves. Le grain germa, poussa, et il y eut une betterave qui devint forte et grande, continuant sans cesse à grossir sans vouloir jamais s'arrêter, et encore, et encore, de sorte qu'on pouvait bien la nommer la reine des betteraves, car jamais on n'en avait vu de pareille et jamais on n'en verra plus. Elle était si grosse, à la fin, qu'elle emplissait à elle seule un gros tombereau, auquel il fallut atteler deux boeufs; et le paysan ne savait trop qu'en faire, se demandant si c'était un bonheur ou un malheur que ce géant d'entre les betteraves. « Si je la vends, se disait-il, elle ne va guère me rapporter; et si je la consomme moi-même, les betteraves ordinaires me feront autant d'usage. Le mieux serait encore d'en faire présent d'honneur au roi. » Aussitôt dit, aussitôt fait : piquant ses boeufs, il mena son tombereau jusque dans la cour royale, et il offrit sa betterave en présent au roi.

- L'étrange chose! s'exclama le roi. J'ai déjà vu pourtant bon nombre de merveilles, mais un tel monstre, jamais! Quelle sorte de graine as-tu, pour qu'elle ait donné ce géant ? Ou bien est-ce à toi seul que cela est dû, parce que tu as la main heureuse ?

- Oh non ! protesta le paysan, ce n'est pas que j'aie la main heureuse, ni la chance avec moi: je ne suis qu'un pauvre soldat que la misère et la faim ont forcé à accrocher l'uniforme à un clou pour se mettre à travailler la terre. J'ai bien un frère qui est soldat aussi, mais il est riche, lui, et Votre Majesté doit sûrement le connaître. Mais moi, parce que j'étais si pauvre, personne ne me connaissait.

Le roi eut compassion et lui dit

- Oublie à présent ta pauvreté, mon ami: avec ce que je vais te donner, tu seras au moins aussi riche que ton frère. Et en effet, il lui donne d'abord de l'or en quantité, et puis des champs, des prés, des

bois, et des troupeaux, qui firent de lui un riche entre les riches, à côté duquel la richesse de son frère n'était rien.

En apprenant ce qu'il avait obtenu d'une seule betterave, le frère se prit à l'envier et se mit à réfléchir en long et en large au bon moyen d'en faire autant : une pareille chance, n'est-ce pas, il n'y avait aucune raison qu'il ne la connût pas! Mais comme il tenait à se montrer plus adroit, ce fut de l'or et ce furent des chevaux qu'il offrit en présent au roi. Le roi, en recevant ce cadeau, lui dit qu'il ne voyait rien de mieux à lui donner en échange, rien de plus rare et de plus extraordinaire que la betterave géante, si bien qu'il fallut que le riche chargeât sur un gros tombereau la betterave de son frère et la rapportât dans sa maison. Il en rageait, à vrai dire, et son dépit, sa fureur se calmèrent si peu, quand il se retrouva chez lui, qu'il en vint aux mauvaises pensées et résolut de tuer ce frère abhorré. Il s'aboucha avec des bandits meurtriers qui se chargèrent de lui dresser un guet-apens pour lui ôter la vie, puis il alla trouver son frère et lui dit: « Mon cher frère, je connais un trésor caché. Viens avec moi, que nous allions le prendre! » Sans méfiance, le frère le suivit; mais quand ils furent en rase campagne, les bandits lui tombèrent dessus, le ligotèrent et le tirèrent au pied d'un arbre, auquel ils voulaient le pendre. A cet instant, la mâle peur les saisit en entendant résonner le pas d'un cheval qui approchait, et le chant à tue-tête du cavalier. Vite, vite, ils jetèrent, cul par-dessus tête, leur prisonnier dans un sac qu'ils nouèrent. le hissèrent jusqu'aux hautes branches de l'arbre et prirent la fuite à toutes jambes.

Celui qui arrivait si gaiement sur la route n'était autre qu'un écolier errant, joyeux drille qui chantait en chemin pour se tenir compagnie. Là-haut, dans son sac, le prisonnier s'était employé à faire un trou pour y voir, et quand il vit qui passait au-dessous de lui, il lui cria son salut: « A la bonne heure, et Dieu te garde! » L'étudiant regarda de droite et de gauche, ne sachant pas d'où venait cette voix. « Oui m'appelle ? » finit-il par demander; et l'autre, au plus haut de l'arbre, lui répondit par un vrai discours.

- Lève un peu tes regards ! cria-t-il. Je suis ici en haut, installé dans le sac de la sagesse. J'y ai appris quantité de grandes choses en peu de temps. Les universités, avec tout ce qu'on peut y apprendre, ne sont que du vent à côté! Dans un petit moment, j'en aurai fini et je descendrai, sage entre tous les sages, et savant plus que tous les savants du monde. Je connais les étoiles et les signes du ciel, le souffle de tous les vents, les sables dans la mer, la guérison des maladies, les vertus des plantes, le langage des oiseaux et les secrets des pierres. Si tu y entrais une seule fois, tu sentirais et tu éprouverais la magnificence qui se répand hors du sac de la sagesse!

- Bénie soit l'heure qui m'a fait te rencontrer! s'exclama l'étudiant, tout émerveillé de ce qu'il venait d'entendre. Est-ce que je ne pourrais pas, moi aussi, tâter un peu du sac de la sagesse ? Rien qu'un tout petit peu...

Là-haut, l'homme du sac feignit de ne pas y consentir bien volontiers, montra de l'hésitation et finit par dire:

- Pour un petit moment, oui, mais contre récompense et gracieux remerciements. Et puis, il te faudra attendre encore une heure.- il me reste quelques petites choses à recevoir pour compléter mon enseignement.

Impatient, l'étudiant attendit sans rien dire un court moment, puis, n'y tenant plus, il supplia l'autre de le laisser se mettre dans le sac: sa soif de sagesse le torturait tellement ! Là-haut, l'homme du sac fit mine de se laisser toucher et convaincre.

- C'est entendu, dit-il, mais pour que je puisse sortir du temple de la connaissance, il faut que tu fasses descendre le sac au bout de sa corde, et alors tu pourras y entrer à ton tour !

L'étudiant le fit descendre, dénoua le lien du sac et libéra le prisonnier.

- A moi, maintenant ! cria-t-il aussitôt, tout enthousiaste. Vite, hisse-moi là-haut !

Déjà il était prêt à se fourrer dans le sac, mais l'autre l'arrêta: « Halte ! Pas comme cela ! » Et il l'attrapa par la tête et le fourra tête en bas dans le sac, noua la corde sur ses pieds et hissa, ainsi empaqueté, le digne disciple de la sagesse, jusqu'au sommet de l'arbre où il resta à se balancer, la tête en bas.

- Comment te sens-tu, mon cher confrère ? lui cria-t-il d'en bas. Commences-tu à sentir déjà l'infusion de la sagesse en toi ? Pour mieux apprendre, tiens-toi tranquille et ne parle pas, surtout pas, jusqu'à ce que tu sois devenu pleinement sage!

Et sur ces bonnes paroles, il monta le cheval de l'étudiant et s'en alla, mais non sans avoir averti quelqu'un au passage, pour qu'il vienne une heure plus tard le descendre de là.

Le petit vieux rajeuni par le feu

Du temps que le Seigneur cheminait encore sur la terre, Il entra un soir chez un forgeron, avec saint Pierre, demandant accueil pour la nuit. Le brave forgeron les reçut de bon coeur, et voilà qu'un peu plus tard un pauvre mendiant, tout rétréci par l'âge et courbé par les maux, frappa à la porte de la même maison et demanda l'aumône. Apitoyé, saint Pierre fit une prière: « Mon Seigneur et mon Maître, s'il vous plaît, guérissez-le de son tourment, afin qu'il soit capable de se gagner son pain! »

- Forgeron, dit le Seigneur débonnaire, allume-moi ta forge et chauffe-la-moi à blanc: je vais y rajeunir tout de suite ce pauvre vieil homme souffrant.

Le forgeron s'y prêta de bonne grâce et saint Pierre fit marcher le soufflet, poussant le feu au rouge-blanc. Quand le brasier fut bien ardent, le Seigneur saisit le petit vieux et le jeta dans la forge, au beau milieu du foyer incandescent, où il flamboya soudain comme un rosier flamboyant, tout en louant Dieu à haute et pleine voix. Ensuite, le Seigneur le tira du feu pour le précipiter dans le grand bac de forge, où le petit vieux tout incandescent s'éteignit en faisant siffler l'eau; puis, quand il fut suffisamment rafraîchi et trempé convenablement, le Seigneur lui donna Sa bénédiction et le petit homme sortit de là d'un bond, tout gaillard, souple, droit, vif et alerte comme à vingt ans. Le forgeron, qui avait suivi toute l'opération avec une attention précise et soutenue, les invita tous à dîner. Or, il avait dans sa maison une vieille belle-mère toute tordue par l'âge et à demi aveugle, qui s'approcha du nouveau jeune homme pour s'informer gravement et apprendre si le feu l'avait douloureusement brûlé.

- Mais pas du tout ! répondit avec pétulance le nouveau jeune homme. Jamais je ne me suis senti aussi bien: j'y étais comme dans un bain de rosée.

Ce que ce petit jeune homme lui avait dit résonna dans les oreilles de la vieille femme toute la nuit. Le lendemain matin, de bonne heure, dès que le Seigneur fut reparti sur son chemin, le forgeron se dit, après mûre réflexion, qu'il pourrait aussi rajeunir sa belle-mère de la même façon, car il avait bien observé et attentivement suivi tous les détails de l'opération et, somme toute, cela relevait également de son art. Aussi, lorsqu'il lui demanda tout à trac si elle n'aimerait pas aller et venir dans la maison en sautant comme une fille de dix-huit ans, la vieille femme lui répondit-elle que ce serait avec plaisir,

puisque la chose avait été si douce et délicieuse au jeune homme de la veille. Le forgeron activa donc le feu de sa forge et y jeta la vieille quand il fut bien ardent; mais voilà qu'elle se tordit dans tous les sens en poussant des cris affreux. « Du calme! lui cria-t-il. Qu'as-tu donc à t'agiter comme cela et à hurler comme une pendue ? Il faut d'abord que je te fasse un feu vigoureux! » Il se mit au soufflet et activa le brasier de plus belle, si bien que tout brûla sur la pauvre vieille femme, qui hurlait à la mort sans discontinuer. « Mon métier n'est pas suffisant! », pensa le forgeron en la retirant bien vite du foyer pour la plonger dans l'eau du bac à trempe, où la malheureuse se mit à hurler encore plus fort qu'avant, si fort et si désespérément que ses cris ameutèrent là-haut, à l'étage, la femme et la bru du forgeron. Toutes les deux descendent les marches quatre à quatre, et que voient-elles ? L'aïeule qui piaule et miaule lugubrement, plongée dans le bac de forge, le corps tout racorni, le visage atrocement déformé, tordu, ratainé. Le spectacle était si horrible et les deux femmes, qui étaient enceintes l'une et l'autre, en reçurent un tel choc, qu'elles accouchèrent toutes les deux dans la nuit même, et que leurs deux enfants ne furent pas conformés comme des humains, mais comme de petits singes, qui s'en allèrent courir dans la forêt.

Ce sont eux qui ont commencé la famille et donné origine à l'espèce des singes.

La huppe et le butor

Où menez-vous de préférence pacager votre troupeau ? demanda quelqu'un à un vieux vacher.

- Par ici, monsieur, où l'herbe n'est ni trop grasse, ni trop maigre; autrement, ce n'est pas bon pour elles.

- Et pourquoi pas ? s'étonna le monsieur. - Entendez-vous là-bas, dans les humides pâtures, ce cri comme un mugissement sourd ? commença le berger. C'est le butor, qui était un berger jadis, tout comme la huppe. Je vais vous raconter l'histoire.

Le butor faisait pacager ses vaches dans de vertes et grasses prairies où les fleurs poussaient en abondance; et ses vaches, par conséquent, se firent du sang fort, devinrent indépendantes et sauvages. La huppe, par contre, menait les siennes sur la montagne haute et sèche, où le vent joue avec le sable; et ses vaches en devinrent maigres et débiles. Le soir, quand les bergers font rentrer leurs troupeaux, le butor n'arrivait plus à rassembler ses bêtes exubérantes qui sautaient, bondissaient, gambadaient de tous côtés et s'enfuyaient à mesure. Il avait beau les appeler et crier. « Groupez-vous, groupez-vous toutes ! », cela ne servait à rien, et elles ne voulaient pas l'entendre. La huppe, de son côté, n'arrivait pas à les mettre debout: ses vaches étaient trop faibles et trop découragées pour se lever. « Hop ! hop ! hop ! », leur criait-elle, « Hop ! hop ! hop ! », pour les faire lever, mais c'était en vain: les vaches restaient sur le sable et ne se levaient point. Voilà ce qu'il arrive quand on ne garde pas la juste mesure. Et même de nos jours, bien qu'ils ne gardent plus de troupeaux, vous pouvez entendre le butor qui appelle: « Groupez-vous! Groupez-vous toutes! », et la huppe lance toujours son cri. « Hop-hop-hop! Hop-hop-hop! Hop-hop-hop ! »

La vieille dans la forêt

Il était une fois une pauvre servante qui voyageait avec ses maîtres, et comme ils traversaient une grande forêt, leur voiture fut attaquée par des bandits qui surgirent des fourrés et qui tuèrent tout ce qui se présentait. Il n'y eut pas un survivant, hormis la jeune servante qui s'était jetée de la voiture dans sa peur, et qui s'était cachée derrière un arbre. Lorsque les bandits se furent éloignés avec leur butin, timidement elle approcha, et ne put que constater le malheur sans remède. « Pauvre de moi, gémit-elle, que vais-je devenir? Jamais je ne serai capable de sortir de cette immense forêt où ne demeure âme qui vive, et je vais y mourir de faim! » En larmes, elle se mit à errer à la recherche de quelque chemin, mais ne put en trouver aucun. De plus en plus malheureuse, quand le soir arriva, elle se laissa tomber au pied d'un arbre, se recommanda à la grâce de Dieu et décida de ne plus bouger de là, quoi qu'il pût arriver. Il n'y avait pas bien longtemps qu'elle y était, et l'obscurité n'était pas encore venue quand elle vit arriver une blanche colombe qui volait vers elle, tenant une petite clef d'or dans son bec. La colombe lui posa la petite clef dans la main et lui dit :

- Tu vois ce grand arbre là-bas ? Il y a dans son tronc une petite serrure ; si tu l'ouvres avec cette petite clef, tu trouveras de la nourriture en suffisance pour ne plus souffrir de la faim.

Elle alla jusqu'à l'arbre, ouvrit sa serrure et trouva à l'intérieur du lait dans une petite jatte et du pain blanc pour tremper dans le lait; ainsi put-elle manger son content. Sa faim passée, elle songea. « Voici l'heure où les poules rentrent se coucher, et je me sens si fatiguée, si fatiguée... Comme je voudrais pouvoir me mettre dans mon lit! » Elle vit alors la colombe blanche revenir vers elle, tenant une autre petite clef d'or dans son bec.

- Ouvre l'arbre que tu vois là-bas, dit la colombe en lui donnant la petite clef d'or. Tu y trouveras un lit.

Elle ouvrit l'arbre et y trouva un beau lit bien doux; elle demanda dans sa prière au bon Dieu de la garder pendant la nuit, se coucha et s'endormit aussitôt. Au matin, la colombe revint pour la troisième fois lui apporter une petite clef.

Si tu ouvres cet arbre là-bas, tu y trouveras des robes, dit la colombe. Et quand elle l'eut ouvert, elle trouva dedans des robes brodées d'or et de pierres précieuses, des vêtements d'une telle magnificence que même les princesses n'en possèdent pas d'aussi beaux. Alors elle vécut là pendant un temps, et la colombe revenait tous les jours et s'occupait de tout ce dont elle pouvait avoir besoin, ne lui laissant aucun souci ; et c'était une existence calme, silencieuse et bonne. Puis un jour, la colombe vint et lui demanda :

- Voudrais-tu me rendre un service ?- De tout coeur ! répondit la jeune fille

- Je vais te conduire à une petite maison, dit alors la colombe; tu entreras et il y aura là, devant la cheminée, une vieille femme qui te dira bonjour; mais tu ne dois à aucun prix lui répondre un seul mot. Pas un mot, quoi qu'elle dise ou fasse; et tu iras sur ta droite où tu verras une porte, que tu ouvriras pour entrer dans une petite chambre, où il y a un tas de bagues de toutes sortes sur une table: une énorme quantité de bagues parmi lesquelles tu en verras de très précieuses, de merveilleux bijoux montés de pierres fines, de brillants extraordinaires, de pierres les plus rares et les plus éclatantes; mais tu les laisseras de côté et tu en chercheras une toute simple, un anneau ordinaire qui doit se trouver dans le tas, Alors tu me l'apporteras, en faisant aussi vite qu'il te sera possible.

La jeune fille arriva devant la petite maison, poussa la porte et entra; il y avait une vieille femme

assise, qui ouvrit de grands yeux en la voyant et qui lui dit: « Bonjour, mon enfant ! » Sans lui répondre, la jeune fille alla droit à la petite porte. « Où vas-tu ? » lui cria la vieille femme en essayant de la retenir par le pan de sa robe. « Tu es chez moi ici ! C'est ma maison, et nul n'y doit entrer sans mon consentement. Tu m'entends ? »

Toujours sans souffler mot, la jeune fille se dégagea d'un coup de reins et pénétra dans la petite chambre. -Mon Dieu! quelle fantastique quantité de bagues s'entassait donc sur l'unique table, jetant mille feux, étalant mille splendeurs sous ses yeux! Mais elle les dédaigna et se mit à fouiller pour chercher l'anneau tout simple, tournant et retournant tout le tas sans le trouver. Elle le cherchait toujours quand elle vit, du coin de l'oeil, la vieille femme se glisser vers la porte en tenant dans ses mains une cage d'oiseau qu'elle voulait emporter dehors. D'un bond, elle fut sur elle et lui enleva des mains cette cage, dans laquelle elle vit qu'il y avait un oiseau; et cet oiseau avait la bague dans son bec! Elle s'empara de l'anneau qu'elle emporta, tout heureuse, en courant hors de la maison, s'attendant à voir la colombe arriver pour le recevoir. Mais la colombe n'était pas là et ne vint point.

Alors elle se laissa tomber au pied d'un arbre, un peu déçue, mais décidée en tout cas à l'attendre; et alors il lui sembla que l'arbre se penchait sur elle et la serrait tendrement dans ses branches. L'étreinte se fit insistante et elle se rendit compte, soudain, que c'étaient bien deux bras qui la serraient; elle tourna un peu la tête et s'aperçut que l'arbre n'était plus un arbre, mais un bel homme qui l'enlaçait avec amour et l'em- brassait de tout son coeur avant de lui dire avec émotion. :

- Tu m'as délivré du pouvoir de la vieille, qui est une méchante sorcière. C'est elle qui m'avait changé en arbre, et pendant quelques heures, chaque jour, j'étais une colombe blanche ; mais tant qu'elle gardait l'anneau en sa possession, je ne pouvais pas reprendre ma forme humaine.

Le sort avait également frappé les serviteurs et les chevaux du jeune seigneur, qui furent délivrés en même temps que lui, après avoir été, tout comme lui, changés en arbre à ses côtés. Ils reprirent leur voyage avec la jeune fille et chevauchèrent jusque dans leur royaume, car le jeune seigneur était le fils d'un roi. Alors, ils se marièrent et ils vécurent heureux.

La bonne bouillie

Il était une fois une pieuse et pauvre fille qui vivait seule avec sa mère. Elles n'avaient plus rien à manger, et la fillette s'en alla dans la forêt, où elle fit la rencontre d'une vieille femme qui connaissait sa misère et qui lui fit cadeau d'un petit pot, auquel il suffisait de dire. « Petit pot, cuis! », pour qu'il vous cuise une excellente et douce bouillie de millet; et quand on lui disait. « Petit pot, cesse! », il s'arrêtait aussitôt de faire la bouillie.

La fillette rapporta le pot chez sa mère, et c'en fut terminé pour elles et de la pauvreté et de la faim, car elles mangeaient de la bonne bouillie aussi souvent et tout autant qu'elles le voulaient. Une fois, la fille était sortie et la mère dit: « Petit pot, cuis! » Alors il cuisina, et la mère mangea jusqu'à n'avoir plus faim; mais comme elle voulait maintenant que le petit pot s'arrêtât, elle ne savait pas ce qu'il fallait dire, et alors il continua et continua, et voilà que la bouillie déborda; et il continua, et la bouillie envahit la cuisine, la remplit, envahit la maison, puis la maison voisine, puis la rue, continuant toujours et continuant encore comme si le monde entier devait se remplir de bouillie que personne n'eût plus faim. Oui, mais alors commence la tragédie, et personne ne sait comment y remédier. La rue entière, les autres rues, tout est plein; et quand il ne reste plus, en tout et pour tout,

qu'une seule maison qui ne soit pas remplie, la fillette rentre à la maison et dit tout simplement. « Petit pot, cesse! » Et il s'arrête et ne répand plus de bouillie. Mais celui qui voulait rentrer en ville, il lui fallait manger son chemin.

Le sou volé

Père, mère et enfants étaient tous à table, un jour, avec un ami qui était venu leur faire visite et qui partageait leur repas. Midi sonna pendant qu'ils étaient en train de manger, et au douzième coup, la porte s'ouvrit, à la grande surprise de l'invité, qui vit entrer un enfant d'une étrange pâleur et tout de blanc vêtu. Sans prononcer une parole, sans seulement détourner les yeux, il alla droit dans la chambre à côté, d'où il ressortit au bout d'un petit moment pour gagner la porte et s'en aller comme il était venu, silencieusement et sans tourner la tête. Comme cela se reproduisit exactement le lendemain et le sur-lendemain, l'ami finit par demander au père qui était ce bel enfant qui venait tous les jours et entraînait dans la chambre.

- Je n'ai jamais rien vu, répondit le père, et je n'ai pas la moindre idée de l'identité possible de cet enfant.

Le jour suivant, quand l'enfant entra de nouveau, l'ami le désigna au père qui regarda bien, mais ne put le voir, pas plus, d'ailleurs, que la mère ni les autres enfants. Alors l'ami se leva et alla sur la pointe des pieds entrouvrir la porte de la chambre pour voir ce qu'il s'y passait. L'enfant blanc était à genoux par terre, grattant et fouillant fiévreusement avec ses petits doigts dans les raies entre les lames du parquet ; mais dès qu'il aperçut l'étranger, il disparut. L'ami revint alors à table et raconta ce qu'il avait vu, décrivant si bien l'enfant que la mère, tout à coup, le reconnut. « Mon Dieu! s'écria-t-elle, c'est lui, c'est le cher petit que nous avons perdu il y a quatre semaines. »

Ils allèrent alors arracher le parquet dans la chambre et trouvèrent deux petits sous. Ces deux piécettes, c'était la mère qui les avait données, un jour, à son petit garçon pour qu'il en fit la charité à un pauvre; mais le garçonnet s'était dit qu'avec ces sous, il pourrait s'acheter quelque sucrerie; et il les avait gardés en les cachant dans une rainure du parquet. A présent, dans sa tombe, il ne connaissait pas le repos et il revenait tous les jours sur le coup de midi pour chercher les sous. Mais après que les parents les eurent vraiment donnés à un pauvre, jamais plus l'enfant n'est revenu.

Le clou

Un marchand avait fait d'excellentes affaires à la foire: il avait vendu tout ce qu'il avait comme marchandises et gonflé sa bourse de pièces d'or et d'argent. Comme il voulait être rentré chez lui avant la tombée de la nuit, il décida de se mettre en route aussitôt, serra sa bourse dans sa sacoche de selle, monta à cheval et s'en fut. Vers midi, il fit étape dans une ville; le palefrenier, quand il lui ramena son cheval pour repartir, lui fit remarquer :

- Il lui manque un clou au fer de son pied gauche, derrière, monsieur !

- Laisse courir, dit le marchand, pour les six lieues qu'il me reste à faire, le fer tiendra bien. Je suis pressé.

Au milieu de l'après-midi, alors qu'il avait fait halte de nouveau et fait donner de l'avoine à sa monture, le valet de l'auberge vint lui dire:

- Monsieur, il manque un fer à votre cheval, au pied gauche de derrière. Faut-il que j'aïlle le faire chausser ?

- Laisse, dit le marchand, je suis pressé et la bête supportera bien les deux lieues qu'il me reste à faire. Il remonta en selle et continua sa route, mais peu après le cheval se mit à boiter; et il ne boita pas longtemps avant de broncher; et il ne broncha pas longtemps avant de faire une chute et de se casser la jambe. Aussi fallut-il que le marchand débouclât ses sacoches et, abandonnant là son cheval, les mît sur son épaule et rentrât à pied chez lui, où il n'arriva que tard dans la nuit.

- Tout cela, conclut-il c'est de la faute de ce maudit clou qui a fait tout le mal.

Hâtez-vous lentement!

L' épi de blé

Quand Dieu, au temps jadis, se promenait encore en Personne sur la terre, le sol était beaucoup plus fertile que de nos jours et les épis portaient, non pas cinquante à soixante grains comme maintenant, mais de quatre à cinq cents grains qui venaient sur toute la hauteur de la tige, du ras du sol à son sommet. aussi longue avait-elle poussé, aussi long était l'épi. Seulement les hommes sont ainsi faits que, dans l'abondance, ils ne rendent plus grâce et ne reconnaissent plus la bénédiction que Dieu leur donne; ils sont indifférents et pleins d'insouciance, ingrats et irrespectueux. Un jour, il y eut une femme qui longeait un champ de blé, quand son petit enfant, qui gambadait à côté d'elle, tomba dans une flaque et salit sa blouse. Sa mère, alors, arracha une pleine poignée de beaux épis pour en frotter les taches de boue. Voyant cela, le Seigneur, qui passait justement par là, entra en courroux et déclara: « A l'avenir, la paille ne portera plus d'épi du tout. les hommes ne sont pas dignes de profiter plus longtemps de ce présent céleste! » En entendant cette malédiction, l'assistance fut terrifiée et tomba à genoux, suppliant le Seigneur de laisser quand même venir quelque chose sur la tige, sinon pour eux-mêmes qui n'en étaient pas dignes, du moins pour les innocentes poules qui mourraient de faim, autrement. Le Seigneur, qui avait déjà devant les yeux leur détresse future, s'apitoya sur leur sort et exauça la prière. Et c'est ainsi qu'il reste, au bout de la tige, un épi comme vous pouvez le voir encore aujourd'hui.